

Les nymphes

Le dimanche soir, la pelleuse avait réduit le mausolée à un tas de caillasses sans valeur.

Dans le salon de chacune des maisons, une magnifique nymphe de pierre blanche avait la place d'honneur.

En effet, nous avons trouvé quatre magnifiques statues au fond du mausolée, toutes quatre intactes, couvertes de terre et de débris. Elles n'avaient pas intéressé les pilleurs de tombes qui avaient pris les bijoux, les bronzes, ne laissant que des rebuts.

Le partage des objets trouvés dans la tombe avait été assez simple.

Nous avons fait quatre tas des tessons de poterie et quatre autres tas des morceaux de bronze, des statuettes votives... Nous avons attribué les chiffres de un à quatre à chaque lot. Une main innocente a pioché dans un chapeau, tiré au sort un morceau de papier portant un numéro.

Pour les statues des nymphes, le choix aurait dû être aussi simple, on aurait pu attribuer un numéro et tirer au sort... Non, Julien et Philippe avaient déjà fait leur choix. Pourtant, les statues semblaient identiques, toutes les quatre étaient figées dans une posture de danse, une ronde ou une chorégraphie. Toutes les quatre avaient une escarboucle sur le dessus du pied droit.

Seuls, les visages semblaient un peu différents, avec la même expression d'attente, de désir... En y regardant bien, on pouvait

distinguer de légères différences dans le pli de la bouche, le coin des yeux, le modelé du menton et des pommettes.

Avec Marie, nous avons jugé que cela n'avait pas beaucoup d'importance. En prendre une ou une autre...

Marius et moi, nous avons échangé un bref regard et nous avons donné notre accord que chacun prenne la statue qui lui plaisait.

C'est Sylvie qui a choisi la première une statue pour orner son salon. À mon avis, elle a fait un bon choix, la nymphe avait un visage à l'expression, calme, heureuse, avec un sourire doux, comme celui de la Joconde ou des amants étrusques du Louvre, couchés ensemble.

Marie a fait une petite moue en contemplant la statue restante, jalousie féminine, dépit, intuition... Le savait-elle elle-même ?

Avec quatre morceaux de bois et une bâche, nous avons confectionné un brancard et nous avons convoyé les statues chez leurs propriétaires respectifs.

Elles ne pesaient pas bien lourd, ces femmes de pierre ! Étrangement, chacune des statues d'environ un mètre soixante ne pesait qu'une cinquantaine de kilogrammes.



En rentrant chez moi, j'éclatais de rire ! Marie s'inquiéta, s'affola ! Elle courut chercher une serviette, la passa sous le robinet et m'en tamponna le front.

« Non, ma chérie, je n'ai pas pris une insolation ! Je ris à cause de Julien et de Philippe. As-tu remarqué tout le cirque qu'ils ont fait pour garder la statue de leur choix ?

– Bien sûr, ça en était indécent. Leurs femmes étaient gênées. Tant d'obstination !

– Et pour rien.

– Pour rien ? s'étonna mon épouse.

– Oui, nous avons d'abord livré la statue de Marius.

– Exact. Et ensuite celle de Philippe. »

Ma femme fronçait les sourcils, se demandant où je voulais en venir.

Je pris son visage entre mes deux mains et je déposai un baiser tendre.

« Eh bien, en revenant de chez Marius, Julien et Philippe se sont dirigés non pas vers la statue réservée, mais vers la statue que l'autre avait choisie ! Ils ont fait une inversion incompréhensible ! »

§§§§§§§§

Cette nuit-là, malgré la fatigue, je ne parvenais pas à dormir. Je descendis boire un verre d'eau et faire quelques pas sur la terrasse pour respirer l'air frais et odorant de la nuit...

En rentrant, je suis passé dans le salon pour admirer, une fois de plus, ma nymphe. Pardon Marie, notre nymphe.

Je n'avais pas allumé, car la lune était presque pleine.

Dans la lumière argentée, la statue semblait luminescence, prête à danser, les mains se tendaient pour saisir d'autres mains, les pieds se soulevaient au rythme d'une musique invisible... Sur le pied droit, l'escarboucle rougeoyait d'un feu froid.

Je secouai la tête pour chasser mes fantasmagories et je montai m'allonger à côté de mon épouse.

En me sentant, Marie se retourna.

Sans se réveiller, elle m'a enclos dans ses bras.

Lundi matin

Lundi, nous avons continué notre petite vie de retraité en plein travaux d'embellissement.

Les ouvriers étaient arrivés de bonne heure, car ils désiraient repartir avant la grosse chaleur.

Ils furent surpris de trouver le tilleul couché sur les rosiers et le tertre éventré, réduit à l'état de caillasse.

Julien avait pris une journée de congé, il descendit nous rejoindre sur la pelouse pour tenter d'expliquer aux ouvriers comment la pelleteuse s'était mise en route toute seule pour ravager nos jardins ! Et comment Philippe avait bondi sur le monstre en folie pour couper le contact. Nous nous sommes bien cachés de leur dire que nous avions trouvé la clé et l'avoir rangée ensuite au même endroit.

Bien sûr, les ouvriers n'ont pas cru un mot de notre histoire.

Paisiblement, je les assurai que je ne demanderai pas de dédommagement pour le tilleul qui s'était écroulé suite à leur négligence. À la tournée de pastis, je leur tendis quelques billets pour oublier cet incident.

Lundi soir

Ce lundi soir, la pleine lune brillait.
Je ne parvenais pas à dormir et j'en accusais l'astre nocturne.

Je descendis au salon où la statue brillait autant, si ce n'est plus, sous la lumière lunaire et polarisée.

Elle semblait si vivante ! La pierre blanche n'était plus du marbre ou de l'albâtre, c'était comme une chair douce sur laquelle le dessin des veines semblait la vie même !

Je ne pus résister à poser ma paume sur l'avant-bras tendu. Je m'attendais à sentir une pierre fraîche, à la température ambiante, avec un grain poli finement par l'artiste qui l'avait créé avec tant de perfection...

Le contact me surprit ! Ce devait être aussi agréable que l'intérieur des cuisses de Sylvie ! Un grain doux, soyeux, une tiédeur vivante, animale !

Je reculai d'un pas en enlevant ma main ! Je frémissais, me demandant quel pouvait être ce prodige ?

J'examinai encore la statue. Elle était semblable et différente...

Un frisson me parcourut. Mon esprit se figeait devant un prodige que je ne comprenais pas.

Je décidais de retenter l'expérience, j'avais d'un demi-pas et je tendis mes doigts vers les doigts de pierre blanche pointés vers un cavalier ou une cavalière.

Il ne se passa rien, j'avais dû avoir une hallucination...

Je caressais doucement la main de pierre du bout des doigts en remontant à partir du dos de la main, le poignet, l'avant-bras...

Toujours rien de spécial. Rien d'autre que le soyeux d'une pierre parfaitement polie à la température ambiante, tiède et agréable.

Ma main apprécia l'arrondi ferme des épaules, la descente vers des reins marqués, la fesse ronde et la cuisse fuselée...

La lueur rougeoyante de l'escarboucle me fit hésiter. Pourquoi cette pierre semblait-elle si terne le jour et si brillante à la lune ? Était-ce un prodige dû à Apollon, le dieu-lune du Moyen-Orient, devenu le dieu solaire de la beauté chez les Grecs ?

Je posais un index curieux sur la pierre écarlate.

Elle me semblait, chaude, vivante, pulsant une énergie incommensurable.

Ma main gauche tenait le mollet rond de la nymphe. Je sentais l'énergie de l'escarboucle passer de mon index droit à la paume gauche !

Ensuite, les choses sont floues dans mon esprit, cela s'est déroulé si vite !

Le mollet rond frémit, s'adoucit et se contracta !

Ma main droite remonta sur l'autre mollet à la peau si lisse, si tendre.

Mes deux mains éprouvèrent la tiédeur des cuisses de nageuses pendant que la nymphe baissait la tête vers moi pour me sourire.

Elle me prit la main droite, elle la fit glisser entre ses cuisses, effleurer la toison soyeuse, éprouver la longue cavité de sa fente avant de glisser rapidement sur son ventre plat et musclé, l'arrondi de son sein et s'arrêter sur la nuque où le vent de la nuit faisait vibrer de petits cheveux follets !

Je ne m'étais même pas aperçu que je me relevai pour cela. L'autre main de la nymphe avait enserré mon poignet gauche et elle porta ma deuxième main sur sa nuque.

Je me retrouvais face à elle ! Elle était un peu plus petite que moi, pourtant elle venait de se hisser sur la pointe des pieds. À travers mon pyjama, je sentais son ventre plat s'appuyer contre moi, ses seins ronds en faisaient autant. Ses cheveux sentaient bon ! Ils avaient une odeur d'olive et d'iode, un peu comme un savon de Marseille fabriqué à l'huile d'olive, aux cendres d'algues et parfumé au chèvrefeuille !

Ses lèvres sentaient les fruits sauvages en plein soleil de midi.

Sa langue perça la faible résistance de ma bouche fermée. Elle pénétra entre mes lèvres, parcourut mes dents avant de plonger à la recherche de la mienne !

Je laissais mes mains explorer la nuque douce, descendre sur les épaules, parcourir le creux des reins...

La belle, pleine de vie, se baissa brusquement ! Elle saisit mes mains et elle les plaqua sur ses seins en se redressant pour m'embrasser à nouveau à pleine bouche !

Elle recula de trois pas et elle se laissa glisser sur le canapé. Elle avait fermé ses cuisses, elle laissa tomber ses bras, elle tendait la poitrine, la tête rejetée en arrière, les yeux fermés.

Elle murmurait des mots incompréhensibles pour moi. C'était comme la musique du vent dans les pins, le baiser d'une terre sèche à la pluie salvatrice...

Je m'agenouillai, oublieux de mes vieilles raideurs et j'entrepris de la caresser avec tendresse, avec passion, avec douceur...

La belle ouvrit les cuisses laissant un fumet plaisant s'exhaler.

Mes doigts glissèrent sur le ventre plat, l'intérieur des cuisses...

Mes doigts allaient et venait entre les cuisses et les grandes lèvres, effleuraient la fente légèrement humide.

D'une main impatiente, elle appuya sur la mienne, trois doigts dérapèrent et écartèrent les fines lèvres enroulées sur elle-même comme les pétales d'une rose.

Mon pouce se trouva en contact avec un plot rose tendre, tendu.

La belle poussa un petit soupir. En appuyant toujours sur ma main, elle me guidait. Mon pouce obéissant jouait à cache-cache avec son plot,

mes doigts fouillaient son intimité chaude et humide. Ses reins se mirent à onduler, d'abord doucement comme si elle cherchait à se caler puis plus fortement, à rouler, à tanguer !

Son autre main avait plaqué ma tête contre un sein et ma langue agaçait un téton dressé.

Dans un râle, la belle tira sur mon pyjama, me plaqua sur elle !

Cette fois, je n'avais pas eu besoin de comprimé bleu pour renforcer ma sexualité et je n'avais aucunement pensé à mettre un préservatif pour me protéger d'un sida qui n'existait pas il y a deux mille ans !

Quand je retombai, épuisé, sur le canapé, la belle n'y était plus !

Un bruit de pas, la lumière électrique qui jaillissait, m'éblouissant ! Ma femme s'approcha de moi, surprise :

« Joseph ! Qu'est-ce que tu fais là ? Tu es tout débraillé, ça sent drôle ici. J'ai entendu du bruit et je suis venue voir. Je comprends que tu aies des insomnies. Veux-tu dormir ici ou dans la chambre ? Je peux rester ici avec toi si tu veux ?

– Non, non ma chérie. J'ai dû faire un cauchemar. Je vais aux toilettes et je te rejoins. Monte devant. »

Je m'isolai dans les WC et j'entrepris de laver ma verge froissée, sentant encore l'intimité féminine et le sperme !

Avant de remonter, je regardai la nymphe. Elle était là où nous l'avions placée, immobile, figée dans sa blancheur de pierre.